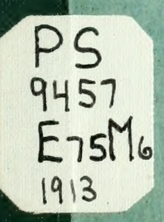


Desilets, Alphonse
Mon pays, mes amours



ALPHONSE DESILETS
E. E. A.

Mon Pays, mes Amours

(Poésies)

⚜

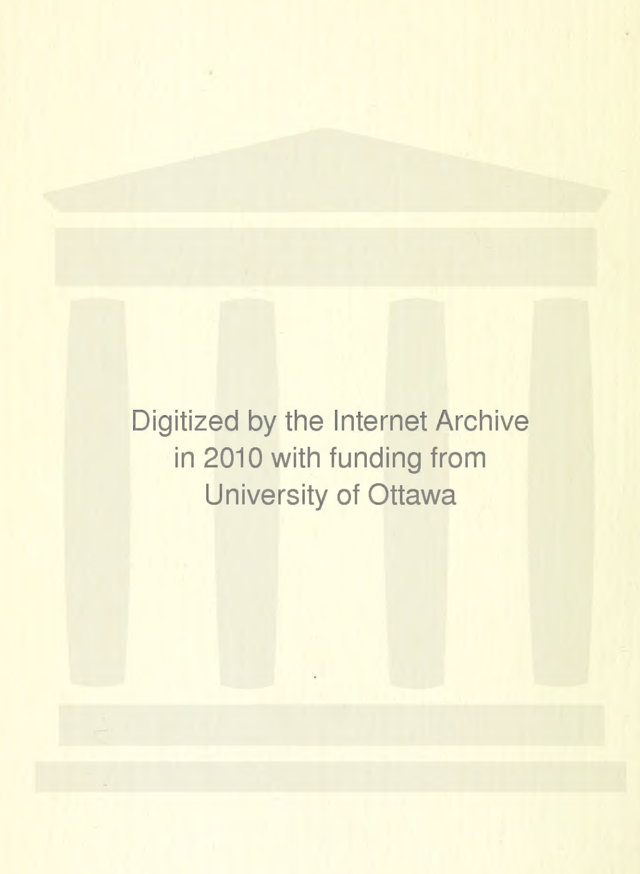
PRÉFACE DE M. ALBERT FERLAND



LA TRAPPE, Que.
Institut Agricole d'Oka.

QUÉBEC, Que.
L'Action Sociale Limitée.

1913



rare d.50

Mon Pays, mes Amours

A

« L'Association Catholique de la Jeunesse

Canadienne-Française,»

est dédié ce petit livre.

A. D.

ALPHONSE DESILETS
E. E. A.

⚜

Mon Pays, mes Amours

(Poésies)

⚜

PRÉFACE DE M. ALBERT FERLAND



L'AUTEUR ÉDITEUR

1913

PRÉFACE

Préface

❦

Depuis longtemps, la Patrie canadienne dit aux poètes, ses fils : « Poètes, je suis belle, et je suis votre mère, la Terre sacrée, chantez-moi !

Pour me chanter, vous avez reçu des ancêtres un parler divin, le premier à saluer mes rivages, un parler lumineux, fait de force et de douceur. Poètes, demandez, à ce doux parler, des mots généreux et nouveaux pour magnifier votre mère, la Patrie, et crier les espérances de tous ses enfants.

Poètes de la Laurentie, mettez-vous « en contact avec la bonne terre » et chantez !

Hâtez-vous de cueillir la fleur du Terroir.

Ma foi, mes héros, mes légendes, mon sol jeune et fort, pour vous, poètes, quelle richesse, quelle forêt de vierge poésie !

Déjà, des voix venues de France vous pressent d'exalter votre Canada. Déjà, des frères lointains, frères par le parler et l'âme, écoutent les bruits de vos lyres, impatients d'applaudir mes poètes.

Poètes, mes fils, chantez, chantez, la Patrie ! »

Cette voix du Canada, depuis Crémazie rêvant sur la falaise québécoise, le vent natal l'a semée de ville en ville, d'âme en âme, de bouche en bouche, comme un pressant cri d'amour. Après le poète du « Soldat de Carillon », Fréchette, Lemay, Chapman, Beauchemin, Poisson, Legendre, et d'autres, plus jeunes et d'école nouvelle, ont entendu le doux appel du pays laurentien, et fiers de l'aimer, chanté sa gloire.

Aujourd'hui, un autre poète de chez nous offre pieusement à sa Mère, sa gerbe de poèmes. Et cette gerbe, il a voulu l'appeler :

« Mon Pays, mes Amours » !

Mon Pays, mes Amours ! Enfin, belle Terre canadienne, tes fils t'ont comprise ! Leur âme n'est plus hésitante devant tes grands horizons. Fière, enfin, elle s'attache à ta beauté, à ton ciel, à ton sol, et comprend que sa force est dans ton seul amour.

Comme nous avons marché — on ne le dit pas assez — vers la nationalisation de la poésie, chez nous, ce rêve si bien et si souvent prêché par notre éclairé et si diligent critique M. l'abbé Camille Roy, un apôtre de l'âme canadienne.

« Mon Pays, mes amours », mots qui chantent la survivance de Cartier, tranche hardiment, par sa couleur franchement canadienne, sur les titres, agréablement sonores, il est vrai, mais peu canadiens, de maint livre de vers de nos contemporains.

Voici un jeune poète qui n'a pas regardé vers des rivages étrangers, vers des îles lointaines, avant de prendre sa lyre. Non, il a voulu être de chez nous. Il a pensé que les autres patries ont leurs dignes poètes, et que les paysages chantés par eux ne sont pas son affaire. Pour lui, comme pour nous tous, poètes du Saint-Laurent, la source de Poésie est au cœur de notre Canada.

Dès ses premiers rêves, dès ses premiers vers, M. Desilets, se révéla un chantre du sol. Son maître est, comme lui, un évocateur de l'âme canadienne. Il est fier de le dire, et reconnaissant au bon poète qui, par ses rythmes, ébranla son cœur, il lui consacre la première page de son livre. Après le nom de son maître, Pamphile Lemay, entré dans le soir de sa vie, les mains pleines d'œuvres, vient un autre nom qui lui est cher, celui de sa « Grande Amie ». Et la Grande Amie, c'est la Terre.

Il aime la Terre. Il aime les rudes fils de la Terre, les Terriens, et les chante. En leur nom, il prie Seigneur le Père, et « sa foi est vive comme un levain de maïs ».

Son rêve, si sympathique à nos faiseurs de terre, s'est tourné vers ses « Bois-Francs », bois profonds où les anciens au corps robuste, à l'âme énergique, croyante, ont fondé leurs foyers. Et, dans l'attente de « quelque barde pieux » que son patriotisme appelle, il dit, en un sonnet, la beauté simple de la victoire du colon sur la Forêt primitive.

Dans ce livre où la Terre est exaltée, une fois elle l'est sous un nom nouveau, un nom qui ne se peut lire dans nos premiers poètes et qui vient de naître, échappé d'une de nos lyres. Laurentie, le beau nom dont je veux parler, nous est cher, et je suis fier de le trouver dans « Mon Pays, mes amours ». Poètes, mes frères, suivez cet exemple, mettez ce nom en honneur, dans vos vers. L'Ame canadienne doit s'affirmer par sa prédilection pour les mots de chez nous.

La Laurentie, c'est pour nous, Canadiens, le berceau de notre patrie latine, immortel sillon de France sur nos bords, c'est Québec, Montréal, nobles villes d'où le Rêve chrétien et le doux parler, rayonnèrent sur les solitudes du Nouveau Monde.

Pour nous seuls, héritiers de Champlain et de Maisonneuve, il y a une Laurentie, un Rocher où survit et persiste le souvenir des Fleurs-de-Lys, un premier Canada pétri du sang des ancêtres. Aimons notre Laurentie et que son nom sonne sur nos lyres.

La belle Laurentie a inspiré à M. Desilets d'émouvantes et larges strophes :

La majesté du fleuve a fait battre ton cœur,
Riverain de l'eau calme où se mire l'érable,
Et, bien qu'on ait un jour, avec un ris moqueur,
Méprisé ton amour profond, invulnérable,
La majesté du fleuve a fait battre ton cœur !

La majesté du sol éveille ton courage,
Semeur des blés sacrés d'où sortira le pain,
Tu n'auras point courbé ton front devant l'orage,
Fier tenant de la terre où germe le bon grain.
La majesté du sol éveille ton courage.

Si l'âme du poète embrasse pieusement la terre, elle aime aussi rêver sur les traces de l'homme. Douce et pensive, elle va à « la Maison qui meurt », aux « volets de pruche noire », au « vieux banc de cèdre, dans la sapinière. Pleine de tendresse, elle va à l'Automne, au rivage, à l'humble village baigné de crépuscule, et à l'Hiver, divine blancheur où se blottit, courageuse et gaie, la Maison canadienne.

Devant toute la vie et toutes les choses évoquées par le jeune poète, je voudrais m'arrêter pour l'en louer, car, ici, attentif seulement à suivre son âme, je ne me laisse pas distraire par les négligences de sa lyre. Découvrir un nouveau poète m'est une joie et je trouve honneur à l'annoncer à mon pays.

Si rêveur devant les horizons de la patrie matérielle, M. Desilets ne s'émeut pas moins devant les horizons de l'âme canadienne. Les psaumes semés par les moines sur « le sommeil de leurs aïeux mystiques » les saluts nocturnes, l'alleluia des cloches revenues de la Ville éternelle, le prêtre, la fête du Pain de Vie, l'âme soumise au Sauveur, toute cette gerbe de poèmes, disent sa belle foi, son espérance ailée, qui l'élèvent aux Sommets divins.

Chantre de la Terre, chantre des Aïeux, chantre de la Foi de chez nous, ce jeune poète, déjà si personnel, éveille en nous les plus belles espérances.

Poète fier et noble, garde ton feu, ta foi, ta chanson : Reste tout entier à ton pays. Reste enveloppé de ton beau rêve, de ton jeune amour. Travaille, chante, et sème ton âme dans la Terre natale.

Les ennemis de ta langue ont souhaité voir s'ouvrir son tombeau sur le Cap Diamant, quand ceux qui la parlent se levèrent chez nous pour fêter sa douceur et sa vaillance. Poète, dont le vers nous berce, fait sonner dans tes strophes les mots chantants de cette langue divine, et va crier le long du fleuve qu'elle est toujours vivante et généreuse, et, selon le rêve des ancêtres, gardienne de la Laurentie.

ALBERT FERLAND.

Montréal, le 21 octobre 1912.



I

Ames et choses de chez nous

Comme le dit un vieil adage,
Rien n'est si beau que son pays!

G.-E. CARTIER.

Au vieux Maître

LE POÈTE PAMPHILE LE MAY.

J'AI fait le rêve ardent de vivre de ta vie,
Vieux Maître vénéré qui m'as fait goûter mieux
L'idéale splendeur de la langue des dieux :
Tu m'auras dit la route et je l'aurai suivie.

Je servirai la Foi comme tu l'as servie ;
Et la terre où jadis ont lutté nos aïeux,
Je la célèbrerai comme un enfant pieux
Célèbre les bontés de sa mère chérie !

Et, quand je sentirai que l'ombre du soir vient,
Je me reposerai de ma tâche fidèle,
Content d'avoir chanté le beau, le vrai, le bien.

Lorsque mon rêve enfin refermera son aile,
Près de toi, j'unirai, dans la fête éternelle,
L'humble son de mon luth aux doux accents du tien !



La grande Amie

Je pressens que je vais l'aimer à la folie
Celle dont la splendeur a réjoui mes yeux
Et qui m'est apparue en un soir radieux,
Dans sa robe de vert et de pourpre jolie.

Ses bras chargés de fruits vermeils et savoureux,
Son sein orné de fleurs à teinte rajeunie,
L'auréole de paix qu'à son front s'ingénie
A faire resplendir son grand cœur généreux,

Tout en elle, tout parle à qui voudra l'entendre,
D'infrangible amitié, de fidélité tendre
A servir largement ceux qui savent l'aimer.

Car elle est toute entière à l'œuvre humanitaire,
Celle qui rend cent fois le grain qu'on a semé,
La « grande amie » au cœur si bienveillant : la Terre !



Pain d'un sou

Premiers vers, retrouvés dans
un cahier de classe de 1902.

D'où vient-il ce beau petit pain ?
C'est le boulanger qui boulange,
Pétrit la fleur, la cuit enfin,
Et c'est moi qui la mange !

Qui donc a retiré du grain
Cette farine blanche et pure ?
C'est le bon meunier du moulin
Qui fait notre mouture !

Et tout ce blé moulu si fin,
Dites, d'où vient-il donc lui-même ?
Le laboureur, c'est le plus fin,
Puisque c'est lui qui sème !

Morale :

Ne gaspillons pas notre pain,
Nous qui sommes encore jeunes :
Il y a des pauvres qui jeûnent
Du premier de l'an à la fin !



Aux petits enfants de France

(Lettre)

> « *Nous ressentons une vive émotion au récit de ce qui se passe en notre mère-patrie !* »
>
> LES ENFANTS DE LA NOUVELLE-FRANCE.

LORSQU'ON nous a parlé de vous dans les journaux,
Qu'on nous a raconté vos actes héroïques
En face d'une loi traîtresse aux catholiques
Et forgée au tréfonds des antres infernaux ;
Lorsque l'on nous a dit le geste de courage
Qui proclame si haut l'ardeur de votre foi,
Bien des vieux cœurs ont vu se réveiller, je gage,
Leur naïve fierté, non sans un peu d'émoi !
Car tous les vieux Français que berçait l'espérance
De voir renaître un jour les fastes glorieux
Dont se sont prévalus ceux de l'ancienne France,
Ont senti que les fils feraient ombrage aux vieux !...

***

On vient d'imaginer un poison qui s'infiltre
Par les yeux encor purs de toute impression
Fatale à l'âme, mais vous rejetez ce philtre
Porteur de haine et de coupable passion !
A la voix des pasteurs, pieusement dociles,
Vous, les petits troupeaux disséminés partout
Par les hameaux bretons et par les grandes villes,
De la douce Savoie aux landes du Poitou,
Vous vous êtes levés soudain, comme des hommes,
Et vous avez crié bien haut et fermement :
« On est petit, parbleu ! mais, Français, nous le sommes,
« Et nous croirons au Christ avant qu'au parlement ! »...

***

Le monde catholique a les yeux sur vous autres :
Attentif, il vous suit dans le présent combat ;
Et de son Vatican, l'Héritier des Apôtres
Doit sentir que plus fort pour vous son vieux cœur bat !...
Frères, que votre foi s'acroisse avec la lutte !
Clamez votre « credo » comme un chant triomphal
Afin que son écho chez nous se répercute
Et maintienne en notre âme un sublime Idéal.
Si, quelque jour, le flot qui caresse nos rives
Venait y déposer le germe du malheur
Dont vous souffrez là-bas, pour nos croyances vives,
Comme vous nous saurons nous battre avec honneur !

Février 1911.



Prière des Terriens

C'est avec des mains rudes et couleur de terre
Que nous venons vers Toi, Seigneur, ô notre Père !
Mais, que nos fronts soient teints de glèbe et de sueurs,
Que notre dos voûté dise le poids des peines
Que nous ont fait souffrir les tâches quotidiennes,
Nous restons confiants puisque tu vois les cœurs.

Nos femmes, nos enfants sont venus dans tes temples
Et tandis que les yeux de notre foi contemplent
Le resplendissement de ton Mystère saint,
Nous tombons à tes pieds et nous courbons la tête
Pour que tu gardes nos moissons de la tempête
Et défendes nos cœurs du noir respect humain.

Pour payer l'usufruit de la terre féconde
Nous t'apportons nos cœurs que ta lumière inonde.

Et nous te bénissons Seigneur, à deux genoux,
Pour l'onde fructifiante et, régénératrice
Que, paternellement, de ta main bienfaitrice,
Tu répands chaque jour sur nos champs et sur nous !



Romance paysanne

A mon cousin Adolphe Brassard
de Danville

PUISQUE tu veux te marier
Amasse-toi des sous, Jean-Pierre ;
L'argent est le nerf de la guerre :
On se marie, on est guerrier !
Tu veux te marier, Jean-Pierre,
Ouvre ta terre et ton foyer !

De quelque nom qu'elle se nomme,
Monique, Pierrette ou Suzon,
Pour qu'elle égaye ta maison,
Aime et travaille comme un homme.
Monique, Pierrette ou Suzon,
Choisis une femme économe !

Sois sobre et suis le bon conseil
Que ton curé te donne au prône :
Aime les vieux et fais l'aumône,
Sois simple et sans fol appareil !
Ton curé te l'a dit au prône
Sois vaillant comme le soleil !

Quand viendra l'heure solennelle
Où faudra t'enterrer, mon gas,
Afin que tes fils n'ailllent pas
Trahir la terre paternelle,
Dis-leur que tu trouvas, mon gas,
Ta paix et ton bonheur en elle !



La chaumière

Sur une carte de mon ami
ÉMILE CODERRE

TA chaumière est assise
A l'ombre d'un ormeau
Et sa toiture grise
Lui donne l'air faraud
D'une vieille payse...

J'adore les lis blancs
Qui font, tout autour d'elle
Avec les mils tremblants,
Un tapis de dentelle
Que caresse le vent.

Le sentier qui serpente
Le long du maigre enclos
Semble vivre en l'attente
De quelque vieux sabot
Qui gravirait sa pente...

Et parmi les blés d'or
Qui chantent dans la plaine
Mon rêve prend l'essor ;
Car la nuit est prochaine
Et le soleil s'endort !...



Nos Bois-Francs

Au barde d'Arthabaska,
M. ADOLPHE POISSON.

ILS ont gardé l'aspect rustique des vieux âges,
Les monts et les forêts du cher petit pays :
La source chante encor dans l'ombre des *taillis*
Où s'embusquaient jadis les grands guerriers sauvages.

Nous avons conservé l'amour des vieux adages,
Des naïves chansons et des « patois » vieillis.
Notre foi vive est comme une levain de maïs
Transmis de père en fils avec les héritages.

Nos vieux parlent souvent de ces premiers colons
Au geste fier et doux, dont l'histoire et les noms
Sont écrits pour jamais au fond de leur mémoire.

Et peut-être qu'un jour quelque barde pieux
Au souvenir ému des robustes aïeux
Chantera leurs travaux dans un hymne de gloire !



Aux Poètes de chez nous

Vous êtes ceux par qui la voix impérieuse
De la douleur blottie au fond des cœurs humains
S'élève et se révèle à la foule oublieuse.
Vous êtes ceux par qui, rôdeuse des chemins,
L'indigence réclame aux princes de la terre
L'aumône bienfaisante et prescrite par Dieu.
Et vous êtes la voix de l'âme solitaire
Et vous êtes le cri de l'éternel adieu,
Et sans vous la beauté des forêts imposantes
Sombrerait dans l'oubli chaotique où les monts
Cachent tant de trésors sous leurs masses pesantes.
Et lorsque, satisfaits de l'heure, nous dormons,
Vous scrutez jusqu'au point zénithal des espaces
Le plan mystérieux des révolutions
Que décrivent là-haut les étoiles qui passent.

Et nos rêves et nos saintes ambitions,
Nos soifs de liberté, de gloire inassouvie
Jettent vers l'Infini leur suppliant appel,
Dans l'éclat de vos chants. Et jusqu'à l'humble vie
Du modeste semeur au reflet immortel
De l'art, brille à nos yeux éblouïs et charmés.
Et nous sentons monter de nos cœurs, ô Poètes,
Les mots reconnaissants que nos lèvres muettes
Taisent par impuissance à vous qui nous aimez !



Paysage d'automne

L'ombre de la montagne a dessiné sa ligne
Au fond du val décoloré
Où s'inclinent les troncs dénudés de la vigne.

Et le soleil qui penche à l'horizon doré
Mordore les blancs cols de cygne
Des bouleaux soyeux qui jaillissent du fourré.

Voici par les chemins jonchés de feuilles mortes
Les vaches lentes revenir ;
Un petit Frère brun dirige leurs cohortes.

Et dans le calme du soir on entend hennir
Les chevaux laboureurs qui sortent
Du guérêt odorant qu'ils viennent de finir.

La Trappe, *octobre* 1911.



Bon sang ne ment

A mon ami Montreuil,
de l'Ancienne Lorette.

AIMONS-LA d'un amour infrangible et croissant,
La terre paternelle au cœur vaste et puissant,
La terre où fume encor dans l'ombre des broussailles
Le souvenir sacré des anciennes batailles.
Rentrons, l'œil fier, le front impassible comme eux
Dans le sillon béni qu'ouvrirent nos aïeux.
La terre a des trésors de joie insoupçonnée
Qu'on retrouve dans chaque gerbe moissonnée.
Tous les tressaillements d'espoir et de fierté
Dont le cœur des anciens se sentit transporté ;
La satisfaction de se savoir tranquille
Et libre du tracas de la cité servile ;
La gloire de régner, paisible souverain,
Sans épée homicide et sans masque d'airain ;

La sainte volupté des visions lointaines,
De l'air pur qu'on aspire et du bruit des fontaines ;
Le chant mystérieux qui proclame partout
Le divin Créateur et le Maître de tout :
Cet ensemble de paix et de beauté splendide
Partagera ta vie humble, simple et candide,
Cher ami de la glèbe, et sera le paiement
D'un devoir magnifique accompli vaillamment.



Laurentie

Au poète du « Canada chanté »,
M. Albert Ferland

La majesté du fleuve a fait battre ton cœur,
Riverain de l'eau calme où se mire l'érable.
Et, bien qu'on ait un jour, avec un ris moqueur,
Méprisé ton amour profond, invulnérable,
La majesté du fleuve a fait battre ton cœur !

La majesté des bois a réjoui ton âme,
Bûcheron dont la hache a du sang des aïeux
Sur son manche poli. Le pays te proclame
Son père et son sauveur, toi, l'héritier des vieux.
La majesté des bois a réjoui ton âme !

La majesté des monts élève ton esprit,
Marcheur des durs chemins qui montent vers la gloire.
Tu sus garder la Foi, car ton cœur est pétri
Des solides vertus qui firent ton histoire.
La majesté des monts élève ton esprit !

La majesté du sol éveille ton courage,
Semeur des blés sacrés d'où sortira le pain.
Tu n'auras point courbé ton front devant l'orage,
Fier tenant de la terre où germe le bon grain.
La majesté du sol éveille ton courage !

Tout ce qui fait enfin ta force et ton orgueil,
Ton credo, ton pays, ta langue maternelle,
Tout ce qui met du feu de guerrier dans ton œil
Revivra dans ta race à la sève éternelle,
Et ta race sera ta force et ton orgueil !



La maison qui meurt

Vous la reconnaîtrez en passant sur la route ;
Elle est silencieuse, on ne sait depuis quand !
Des vieux vous diront bien qu'il s'est fait un encan
Chez elle, en « trente-sept », et que sa vieille voûte
Fut faite d'épinette et blanchie à la chaux,
Mais ils ne savent rien de plus sur son histoire. . .
Si vous entr'ouvrez les volets de pruche noire
Qui, depuis bien longtemps ont tenu ses yeux clos,
Vous saurez la détresse où la plongea naguère
Le départ de tous ceux qu'elle a vu naître au jour
Et chanter et sourire et se parler d'amour
Avant d'aller mourir sur la terre étrangère.
Elle vous parlera des nids et des berceaux
Qu'elle sut protéger contre l'intempérie ;
Elle évoquera même un vieux qui l'a chérie
Parce qu'elle est le fruit de ses vaillants travaux.

Les objets oubliés, pendus à la muraille,
Un vieux gilet de lin, les pinces du foyer,
Une vieille chaussure au pied de l'escalier,
Un chapeau dont grand'mère avait tressé la paille,
Sont les seuls lambeaux d'âme qui lui soient restés.
Aussi ressemble-t-elle à ces affreux squelettes
Que la mort, au détour du chemin sombre, guette
Et qu'une âpre bourrasque aura vite emportés...
Elle s'en va mourir comme une condamnée.
Soumise à son destin, elle a courbé le front,
Elle s'est prosternée en face de l'affront
En attendant que l'heure ultime soit sonnée !...

L'abandon qu'en son cœur, joyeux anciennement,
A fait naître aujourd'hui l'ingratitude humaine,
Le silence et le froid, son plus cruel tourment,
Elle supporte tout sans murmure et sans haine.

Voulez-vous éprouver la solide vertu
Qui l'anime et que lui léguèrent les ancêtres ?
Quand la tempête, un soir, fouettera ses fenêtres,
A son toit, par l'orage tant de fois battu,
Demandez un asile et vous verrez la joie
Qu'elle met à rouvrir son sein hospitalier !
Elle vous offrira le vieux siège oublié
Près de l'âtre où personne aujourd'hui ne s'asseoie.
Elle vous défendra contre le vent rageux
Ou l'éclair qu'interdit son vieux paratonnerre ;
Et vous reconnaîtrez que son grand cœur de mère
Quoique triste est resté vaillant et généreux...

NICOLET *fév.* 1911.



Pauvre vieille demeure !

Hé ! oui. L'ombre seule aujourd'hui
Réside en la vieille demeure.
Aussi la voit-on d'heure en heure
S'affaisser de peine et d'ennui,
Pauvre vieille demeure !

Elle a pourtant si bien chéri
Ceux qui, naguère, sous son aile
Ont, vivant d'amour avec elle,
Pleuré parfois et souvent ri !

Et, bien que les oiseaux, l'âme ivre d'allégresse,
Reviennent se poser au faîte de son toit
Et qu'ils chantent joyeux et fous comme autrefois,
Elle n'en garde pas moins son air de tristesse.

Car son cœur ne bat plus et ses beaux yeux sont clos
Depuis qu'on a masqué ses chassis sous des planches
Et que ne s'ouvrent plus ses vieilles portes blanches
Si faraudes à voir à travers les bouleaux.

Son perron, tant de fois égayé par le rire
Des enfants et des gas qui badinaient d'amour
Aux filles du fermier, n'a plus à cœur de dire
Au soleil matinal son allègre bonjour !

Aussi, nul ne viendra des vieux du voisinage
Jaser avec les anciens qu'elle protégea.
On l'a bien oubliée. Elle est seule. Et déjà
Elle se sent mourir de peine et de veuvage.

Le poète est l'unique amant
Qui se souvienne parfois d'elle
Et qui rende visite à celle
Dont l'âme est triste infiniment...

L'ombre dans l'ancienne demeure
Seule, hélas ! habite aujourd'hui !
Aussi la voit-on, d'heure en heure,
S'en aller de peine et d'ennui,
Pauvre vieille demeure !



Le banc

Le vieux banc qu'on rencontre aux abords du sentier,
Dans le bocage, est fait de cèdre tout entier.
Sous sa mousse crêpue et sa brune peinture
Il ressemble en automne au deuil de la nature.
A l'ombre des sapins et des merisiers gris
Qui l'entourent, que de rêveurs il a surpris
A savourer en paix les mystérieux psaumes
Du vent tout parfumé de la senteur des chaumes !
Témoin familier des caprices du temps
Il sait les durs hivers et les joyeux printemps.
Il a vu tant de vert aux ramures des arbres,
Il a senti peser sur lui comme des marbres
Tant de verglas durcis aux haleines du nord
Qu'il ne sait plus quel ton de blanc, de vert ou d'or
Devrait prendre la mousse à son dos attachée !

Mais ce qu'il sait toujours, c'est l'amitié cachée
Que lui porte à jamais celui qui vient s'asseoir
Et rêver avec lui dans le calme du soir !

« Bois Versailles », Nicolet, 1910.



Le rivage

C'est lui le grand témoin des drames maritimes,
Lui pour qui tant de fois ont chanté les marins
Et qui vit sur l'immensité des flots sereins
Tant de levers d'aurore et de couchers sublimes.

Des pas se sont empreints sur le sable argenté
Qu'ont effacés les vents, et nulle trace humaine,
Après que la marée eût promené sa traîne,
N'est restée en ce lieu d'âpre virginité.

On dirait qu'en ce coin de nature inviolée
La vague, à prolonger ses haltes se complait,
Quand au sable se colle sa lèvre de lait
Dans le calme émouvant d'une nuit étoilée.

C'est ici que Dieu parle un langage connu ;
Ici que l'on comprend les éclats de sa voix,
Qu'on frappe sa poitrine et que l'on dit : « Je crois ! »
Lorsqu'au rivage vierge un soir on est venu !

Le Lac, *novembre*, 1911.

Tableautins

Le soleil rouge s'est couché
Derrière la montagne bleue ;
Le hameau fume en paix, caché
Dans le val lointain d'une lieue.

On ne voit plus, par-ci, par-là,
Que cinq ou six toits gris d'ardoise
Dans leurs costumes de gala
Autour du clocher de paroisse.

Au bois sonore le clairon
Sonne le retour de la chasse
Alors qu'un chien sur un perron
Aboie au mendiant qui passe.

Or, voici revenir les bœufs
Ramenant la lourde charrue
Qui trancha les guérêts herbeux
Où germera l'avoine drue.

Et, par ce crépuscule mât,
Dans le mystère enveloppée,
La cloche monastique bat
Sa langoureuse mélopée.



Bénédiction des Morts

A mon frère J. Desilets

Selon l'usage ancien des rites monastiques
Les prêtres et les clercs dans l'Ordre de Cîteaux,
Quand vient le jour des Morts, s'en vont en longs manteaux
Prier sur le sommeil de leurs aïeux mystiques.

Or, l'humble cimetière où gisent les défunts
Est sis en plate-bande autour du sanctuaire,
Où, ce matin, la neige étendit un suaire
De lin clair et blanc d'où montent de froids parfums.

Sous le soleil qui réjouit la matinée,
Autour de l'abbaye où plane tristement
Le glas des trépassés, silencieusement,
La famille des moines s'est acheminée.

L'Abbé marche, portant les attributs sacrés :
Crosse et mitre à cristaux étincelants de neige.
Pères en blanc et clercs en brun lui font cortège
Vers le lieu qui reçut les restes vénérés.

Le convoi s'est rangé tout autour de l'enceinte
Et tandis que les fronts s'inclinent, recueillis,
L'officiant élève entre ses doigts vieillis
L'hyssope ruisselante d'où s'épand l'eau sainte.

Et les Frères ensemble ont récité tout haut
Le psaume : « J'ai crié du fond de ma tristesse,
Seigneur, prêtez l'oreille au cri de ma détresse ! » . . .
Et leurs supplications montaient vers le Très-Haut.

Car, selon l'us ancien des rites monastiques,
Les prêtres et les clercs dans l'Ordre de Cîteaux,
Quand vient le jour des Morts s'en vont,en longs manteaux,
Bénir le grand sommeil de leurs aïeux mystiques.

Abbaye de Notre-Dame du Lac,
2 *novembre* 1911.



Première neige

A mon ami F. Létourneau.

Elle est humide encor des averses récentes
La neige qui s'amène en duvet, comme on dit,
Et dentelle le chaume et le bois engourdi ;
L'hiver ensevelit les feuilles par les sentes.

Les prochaines maisons sur les routes passantes
Reconnaissent à peine à son pas allourdi
Le bûcheron qui rentre en cet après-midi,
La hache verglassée et les bottes glissantes.

Or, sous la cheminée où les vieux sont assis
Et rêvent tristement des hivers de jadis,
Quelques bambins joufflus projettent au contraire

Des châteaux de glaçons dans la neige à venir.
Et par delà la porte où le vent vient gémir
Il neige de la joie et pleut de la misère.

I. A. O. 13 *novembre,* 1912.



Ballade du givre

A présent que novembre a mis
Aux maisons des coiffes bretonnes
Et que le vent nordêt chantonne
Dans les bois nus ses vieux amis,
Les lourds parfums dont on s'énivre
Sous les soleils d'été, parmi
Les fleurs des champs ou les semis,
Sont morts entre les doigts du givre !

Décembre, déjà, s'est permis
De chasser la rêveuse automne
Dont la chanson qu'elle fredonne
N'a fait qu'aigrir les ennemis.
Aussi, nous n'irons plus, l'âme ivre
D'allégresse, à travers les mils
Conter fleurette à nos Mimis :
Les amours sont aux mains du givre !

Janvier tout comme la fourmi
Reprend sa marche monotone,
Mais, sans avarice, nous donne
Les frissons qu'il avait promis.
Aussi les gueux ont peine à vivre
Et tandis que le nez emmi
Ton chat fourré, tu vas, bien mis,
Leurs haillons se couvrent de givre !

Envoi :
Comme il est dit dans les saints Livres,
O Prince, te sera remis
Le denier dont tu t'es démis
Pour les pauvres vêtus de givre !



Au vieil Hiver

On te croyait perdu là-bas
Sous quelque lourd glacier du Pôle
Où la neige remplit le bât
Que tu portes sur ton épaule.

Nos yeux en vain t'ont attendu
Par les nuits mornes de décembre ;
Ton retour longtemps suspendu
Ravive le vent qui se cambre.

Tu nous a fait sentir déjà
La cruauté de tes morsures
Lorsque la neige submergea
Les nids, les fleurs et les masures.

Et pourtant nous t'aimons toujours ;
Quand jusqu'à nos pieds tu te glisses
Les bardes te font des mamours
Et les bambins se réjouissent.

Parfois, au rythme des grelots
Qui chantent par les routes blanches,
Tes flocons autour des bouleaux
Se dandinent en avalanches.

Et quand aux dalles de nos toits
Scintillent tes glaçons de givre
C'est comme aux âges d'autrefois
Des châteaux peints dans un vieux livre.

Sais-tu bien que sans toi, mon vieux,
Nos fêtes seraient incomplètes ?
Tu mets de l'azur neuf aux cieux
Et du blanc vénérable aux têtes !

Tu sèmes la gaîté partout
Puisque tu nous donnes l'aubaine
De dénicher le réduit où
Se blottit la détresse humaine...

Sois à jamais le bienvenu,
Quoique tu portes la souffrance,
Hiver, sous qui nous est venu
Le Dieu d'Amour et d'Espérance !

Décembre, 1912.



Coin de pays

QUAND le soleil couchant la dore et l'illumine,
Au fond du paysage où le jour lutte encor
Contre le crépuscule, en un riche décor
Apparaît la chaumine.

Son toit fume ; sa porte est close et le frimas
Qui dentelle son cadre et recouvre de givre
La caboche des clous, révèle qu'il se livre
Entre le chaud, le froid, d'invisibles combats.

Mais le foyer joyeux proclame ses victoires :
Il projette à travers les vitres du chassis
Le fantôme imposant des vieux qui sont assis
Et qui lui font la cour en contant des histoires !. . .

Autour de la maison la neige a fait un banc
Dont la blancheur éclate sur la forêt brune.
Sur la mare glacée on aperçoit la lune
Qui mire son minois imperturbable et blanc.

Ici c'est un bouquet rigide de quenouilles ;
La neige a grisonné leurs pompons de velours.
Plus loin, un chêne attend le réveil des beaux jours
Pour se bercer encore aux concerts des grenouilles !

Puis, le pont allongé sur le petit ruisseau
Tend d'un geste amical, au passant qui chemine,
Ses grands bras généreux que le soir enlumine
De son divin pinceau !



Gloire aux Étables !

POÉSIE DE NOEL

QU'ELLE soit simplement au lait de chaux blanchie
Et que ses soliveaux noircis soient de bois brut,
Chaque étable aujourd'hui, malgré l'air vif et cru
Qui lui met des frimas où l'aube est réfléchie,
Chaque étable chez nous chante son Gloria !

Et les bœufs somnolents et les pensives vaches
Aussi bien que les coqs et les douces brebis
Ont dans l'œil des reflets comme en ont les rubis ;
Et le bêlement clair des agneaux qui se cachent
Dans la paille a des tons nouveaux de Gloria !

Les chevaux ont henni lorsqu'est venu leur maître.
De la chaude écurie ils sont sortis pimpants,
Sachant bien qu'ils seraient de la fête des gens
Lorsque vers l'église, où l'Énfant-Dieu vient de naître,
Ils rythmeraient leur trot sur l'air du Gloria !

Au retour de la messe, à l'aurore nouvelle,
Lorsque les grands garçons ont suspendu les peaux
De bisons à côté des bandes de grelots,
Il leur a semblé que l'étable était plus belle
Et que tout murmurait en elle : Gloria !

Alors, se souvenant des refrains délectables
Que les gais pastoureaux chantaient sur les chemins
En venant à Jésus qui leur tendait les mains,
Ils ont dit : « C'est aussi la fête des Étables,
Cette nuit, car tout chante un joyeux Gloria ! »



Rondel d'hiver

A mon ancien confrère de classe
l'abbé Rosario Frigault.

VIVENT les rondes sur le givre
Dans le salon aux rideaux bleus
Lorsque le ciel est tout en feux
Et que l'on est joyeux de vivre !

La plaine immense est comme un livre
Aux feuillets roses et soyeux...
Dans le salon aux rideaux bleus,
Vivent les rondes sur le givre !

La neige qui rayonne aux yeux,
On dirait semble vouloir suivre
La danse folle où l'on s'énivre
En des menuets du temps vieux...

Vivent les rondes sur le givre !

NICOLET, 1910.



Renouveau printanier

Le gai soleil de mars a réjouï la neige.
Le manteau de verglas qui pesait sur les champs
Se fond avec lenteur aux midis du printemps
Et les froids rigoureux s'en vont lever le siège !

Les routes de campagne invitent les marcheurs.
Dans les bois les sapins ont redressé leurs faîtes
Et les enclos de cèdre ont décoiffés leurs têtes
Sous les feux tout-puissants des rayons bienfaiteurs.

La glèbe se découvre où les germes sommeillent ;
Les ilôts noirs qu'on voit émerger lentement,
A travers la blancheur du givre étincelant
Appellent, anxieux, le retour des corneilles.

Déjà les sucriers ont sorti des augets ;
Le traîneau, la bouilloire et puis les goutterelles,
Les seaux de métal blanc, les vrilles, les écuelles,
Tous les objets qu'il faut pour les sucres sont prêts.

Car le soleil de mars a réjouï la neige :
Le manteau de verglas qui pesait sur les champs
Se fond avec lenteur aux midis du printemps
Et l'hiver épuisé s'en va lever le siège !

Aux Bois-Francs, *mars* 1911.



Voici les sucres !

La grise érablière est assise au penchant
De la montagne. Droits et branchus, les érables
Se dressent à côté des ormes vénérables
Dont la tête se dore aux teintes du couchant.

J'ai perforé l'écorce et mis les goutterelles :
La sève lentement est apparue aux trous
Et sur le fond des seaux suspendus au-dessous
Les gouttes d'eau dansaient comme des sauterelles.

Notre cabane à sucre émerge peu à peu
De la couche moelleuse où l'hiver l'a plongée :
Et la bouilloire sur les chenêts allongée
Appelle les menus enlacements du feu.

Or, en m'en revenant au cours de la soirée
A travers le bois clair, j'ai senti l'avant-goût
Du sucre du pays me prendre tout à coup
Au bruit réjouissant des gouttes d'eau sucrée !



Funérailles en blanc

Les arbres gris se sont vêtus
De tulles et de mousselines,
Ont mis de blanche capelines
A bouts pointus !

Et, jusqu'aux peupliers têtus
Dont, le vent, par les nuits câlines
Venait pincer les mandolines,
Tous se sont tus !

Car, voyez-vous, si tout s'apprête
Ainsi que pour un jour de fête
Étincelant,

C'est que voici dans la nature
Sonner la jeune sépulture
De l'Hiver blanc !



Au printemps

Pour mon ami Jean Charbonneau,
aviculteur

Dans nos poulaillers domestiques
Les chanteclers de par chez nous,
Sitôt qu'avril se fait plus doux,
Entonnent des chants prophétiques !

Dès les aubes énigmatiques,
Sur le perchoir ils sont debout,
Ouvrent le bec, tendent le cou
Avec des poses artistiques !

Et, dans des élans pathétiques,
Fermant les yeux, et . . . taisez-vous !. . .
Au Printemps neuf chantent par bouts
De brefs et solennels cantiques !



Le voyage des cloches

Tous nos gais carillons de Rome revenus
Sonnent l'alleluia triomphal dans les nues.

Vers la cité papale ils s'en étaient allés
Franchissant les hauts monts, les mers et les vallées.

Ils s'en étaient allés par groupes solennels
Pencher leurs fronts d'airain sous les mains paternelles.

Et le vieux Prisonnier dont le regard est doux
Leur a parlé longtemps des larmes sur les joues.

Il leur a dit l'amour, la tristesse et l'éveil
Qu'il voue à sa famille immense qui sommeille.

Il leur a confié sa crainte et son espoir
En face de la nuit qui tombe sourde et noire.

Et les cloches ont tu devant son deuil claustral
Les chants qu'elles disaient du haut des cathédrales.

Mais voici que le Père appuyé sur sa foi
Leur enjoint de rentrer dans leur ancienne joie.

Et de clamer partout leur alme « Te Deum »
Au Christ ressuscité pour consoler les hommes.

Or tous les carillons de Rome revenus,
Sonnent l'alleluia ce matin dans les nues.

PAQUES, 1911.



Le verger

As-tu vu le verger qui s'étale au levant ?
Chacun de ses pommiers, dont la tête s'achève
En touffe recourbée avec des airs de rêve,
A l'allure pensive d'un être vivant.

Dans les rameaux, qu'anime et verdit le printemps,
Viendront s'élaborer au profit des fils d'Eve
Les vitales vertus que recèle la sève,
Lorsque le dieu soleil ouvrira les ferments.

Or, les fruits succulents s'en vont bientôt éclore,
Car les pommiers me sont apparus à l'aurore
Voilés de fraîches fleurs et de soyeux chiffon.

Et de les voir ainsi vêtus en blanche robe
On dirait, ce matin, qu'à la messe de l'aube
Les arbres ont fait leur « première communion ».



Bouquets rustiques

A ma Mère

J'ai fait pour la maison deux gros bouquets champêtres
Comme ceux que faisaient autrefois nos ancêtres
Pour la Vierge qu'ils priaient le soir assemblés,
Afin qu'elle bénit et protégeât leurs blés.
L'un est sur la corniche et l'autre sur la table.
L'odeur qui s'en dégage est fraîche et délectable ;
Et la Madone à qui j'ai donné le plus beau
Sourit à mon offrande en haut du vieux tableau.
Lorsqu'approche le soir, et que par la croisée
Entrebaillée encor s'évade ma pensée,
Dans les friches obscurs que la nuit met en pleurs
Je rêve de marcher en odorant des fleurs.
Et quand l'aube renaît, — parmi les clématites,
Les roses de forêt, les pâles marguerites,
Rêvant d'avoir dormi, — je m'éveille en chantant
Le poème éternel d'un éternel printemps.

Victoriaville, mai 1911.



Le dimanche sur la ville

Ce poème naquit par un soir de printemps
Où mai sous le ciel clair chantait les fleurs nouvelles
Et les voix du clocher, doucement solennelles,
Disaient leur angelus pieux infiniment.

J'étais parti tout seul, au sortir de l'église,
Afin d'aspirer l'air des plaines et des monts.
Paisiblement assis sur une pierre grise
Voici ce que j'ai vu du côté des maisons :

Un groupement confus de toits multicolores
Dentelant le ciel rose à l'horizon prochain ;
Des touffes d'arbres verts, érables, trembles, pins
Coiffant de gais châteaux que le couchant mordore ;
Quelques drapeaux hissés dans le vent calme et doux,
Tout cela surmonté de hautes cheminées
Qui fument sur semaine, actives à journée ;
C'est la cité prospère et bonne de chez nous.

Elle est si belle à voir au repos du dimanche,
Alors que le bruit sourd des usines s'est tu
Et que ses travailleurs ont mis leurs vestes blanches
Et leurs chapeaux de fête et leurs souliers pointus !
Ils s'en vont à la messe ensemble et s'en reviennent
De même, en ricanant joyeux comme des rois.
Car ils ont conservé les coutumes anciennes
Et n'ont pas désappris la gaîté d'autrefois.

Et quand le soir invite aux intimes causettes
Entre amis et voisins, on voit sur les perrons
Les gens se raconter ce que dans les gazettes
Ils ont lu tour à tour : grèves de forgerons,
Nouvelles de la guerre et courrier de province,
Un peu de politique, un conte ravissant,
Tout ce qui, jour par jour, sort de ces livres minces
Où s'émarge l'histoire d'un pays naissant.

Et, quand on s'est tout dit des rumeurs journalières
Dont les femmes feront, chacune à sa manière,
Le commentaire effiloché durant huit jours,
Un grand gas vient s'asseoir avec sa violoncelle
Et module au balcon la berceuse d'amour
Qu'il apprit couramment, quelque beau soir, de celle
Dont il a le portrait dans un petit carnet...
Et dans le calme bleu dont se baigne la ville,
Dans l'écho de la nuit fraîchissante qui naît,
Bat le cœur simple et bon de la cité tranquille !

VICTORIAVILLE, *juillet* 1911.



Au "Lac du Centenaire"

S. † N.

COMBIEN de fois au mois de mai,
Dans le bois où le lis sauvage
Découpe sur le vert feuillage,
J'ai promené mon rêve aimé !

Dans la douceur des crépuscules,
Pour endormir mon triste ennui,
Les rainettes m'ont réjouï
De leurs quadrilles minuscules.

Alors, les yeux sur ton miroir.
O Lac où la lune se joue,
J'ai senti passer sur ma joue
Le baiser parfumé du soir !



Aux prodigues

Pourquoi donc avez-vous quitté le sol natal,
O vous dont le langage était pareil au nôtre ;
Pourquoi dédaignez-vous notre ciel pour un autre
Où l'air est moins salubre et le vent plus brutal ?

N'étiez-vous pas heureux aux rives canadiennes
Où le fier rameau d'une antique nation
Grandit, en méprisant la vaine ambition,
Dans la foi dont nos âmes fraîches sont gardiennes ?

N'étiez-vous pas heureux dans la paix de nos champs
Où croissent les blés drus des moissons merveilleuses ?
N'étiez-vous pas heureux lorsque les voix joyeuses
Des faucheurs égayaient l'aurore de leurs chants ?...

Vous nous retournerez, parfois, dans votre course
Et vous regarderez vers le lieu du départ,
Car vous avez choisi la plus mauvaise part,
Et nous sommes restés tranquilles à la source.

Nous nous endormirons au soir des durs travaux
Contents d'avoir servi la Glèbe notre mère
Et vous aurez perdu votre joie éphémère
Et vous nous envierez notre calme repos.

Ah ! si l'heure est venue où l'âpre nostalgie
Prend vos cœurs esseulés et les voile d'ennui,
Si vous voyez enfin se dresser aujourd'hui
Du pays ancestral la robuste effigie,

Au nom doux et sacré des liens fraternels
Nous vous en supplions, revenez à la Terre
Dont la table à vous s'offre, immense, hospitalière,
Et qui vous ouvrira ses grands bras maternels !



II

Nos douleurs et nos joies

O Christ! devant ton front que les épines ceignent
Je bénis mon sort et ta loi.

Alfred Garneau.

Elu de Dieu

A l'abbé L. Tourigny, fait prêtre à Victoriaville, le 30 avril 1911.

COMME autrefois Moïse aux pieds du Tout-Puissant,
Du haut du mont Sina priait pour ses ouailles,
Vous veillerez sur nous, lorsqu'au sein des batailles
Vos frères répandront leurs sueurs et leur sang.

Vous verserez l'eau sainte au chérubin naissant,
Vous panserez des cœurs les troublantes entailles,
Vous bénirez l'anneau sacré des fiançailles
Et vous ouvrirez le ciel à l'agonisant.

Privilégié de Dieu, continuant sur terre
Le Miracle éternel de la Cène dernière,
Vous porterez en vous le feu du Saint-Esprit

Lorsque l'Évêque aura, de sa main vénérée,
Fait sur vous cette marque éternelle et sacrée
Par où l'homme devient un autre Jésus-Christ.



Au Prince de la paix

Les Prophètes anciens t'ont prié par la harpe
Alors que la douleur hantait déjà leur Nuit,
Et voici qu'à tes pieds nous portons aujourd'hui
Notre âme défaillante et nos cœurs en écharpe.

Car nous sommes les fils des antiques souffrants
Et nos cœurs sont leurs cœurs et nos peines leurs peines
Et nos cris sont l'écho des détresses anciennes
Et leur plainte fut triste et nos chagrins sont grands.

Les matins ont des pleurs comme les soirs moroses.
Et comme ils ont pleuré dès l'Aube aux reflets d'or,
Dans la Nuit qui revient, des yeux versent encor
Les larmes des paupières qui sont déjà closes.

***

Ah ! que ne sommes-nous ces bergers favoris
Qu'une étoile nouvelle appela vers l'Étable !
Nous t'aurions apporté l'offrande délectable
Des naïves chansons auxquelles tu souris.

Nous t'aurions, humblement prosternés sur la paille,
Présenté la blancheur soyeuse d'un agneau
Et tu nous aurais dit du fond de ton berceau
Les paroles de paix auxquelles l'on tressaille.

Et d'avoir entendu tes lèvres murmurer
Le cantique immortel de l'immortelle joie,
Nous marcherions comme eux dans la paix de ta voie
Sans avoir su les maux qui nous font tant pleurer !



“ Je suis l’Aliment des élus... ”

Aux approches du soir, lorsque les peuples tristes
Marcheront au hasard dans l’ombre des chemins
Et que leurs pieds auront abandonné vos pistes,
L’effroi mordra leurs cœurs en leur tordant les mains.

Comme ils s’arrêteront, hagards, dans les ténèbres
Et que la faim mettra leurs entrailles en feu,
Ils se tordront, ainsi qu’en des fresques célèbres
Se tordent les maudits sous le courroux de Dieu.

Or, un immense cri jaillira de la terre :
« J’ai faim, Seigneur, j’ai faim, éternellement faim ! »
Et les bras se tendront, forêt vivante, austère,
Comme de maigres fûts fouettés d’un vent sans fin.

Mais vous n’entendrez pas ces clameurs inutiles,
O Maître, car le jour enfin sera venu
Où vous ferez justice aux délateurs hostiles
Dont les cœurs hypocrites seront mis à nu.

Et, ceux qui proféraient leur haine lamentable
Contre le Pain de Vie, appelleront en vain
Alors que vos élus autour de votre table
Mangeront votre Pain et boiront votre Vin !



Selon la loi sanctifiée

Mes bras se sont soumis à la loi du travail :
J'ai peiné comme peine, assidûment fidèle,
Le tâcheron du soc, du pique et de la pelle
Et n'ai plus redouté le vieil épouvantail.

J'ai poursuivi ma tâche ainsi vaille que vaille,
Soucieux d'imiter l'exemple paternel
Avant d'aller jouir du repos éternel,
Quand le Seigneur aura permis que je m'en aille.

Or, le Christ a peiné lui-même sous le faix
Du labeur quotidien, en venant sur la terre.
A l'esclave Il a fait le plus doux des bienfaits :

Car, afin d'ennoblir le sort du prolétaire
Et de mettre en nos cœurs la résignation,
Il a trempé Son pain aux sueurs de Son front.



Soir ancien

Le château
Qui domine
Le hameau
S'illumine,
Car la nuit
Est prochaine
Et le bruit
De la plaine
Lentement
Va s'éteindre.
Le passant
Semble craindre
Le hibou
Qui se cache
Et lui crache
Son hou ! hou !

En silence,
La forêt
On dirait
Prie ou pense.
Mais soudain
Une flutte,
Qu'au lointain
Répercute
L'écho froid,
Vient et jette
La fauvette
Dans l'effroi !
Solitaire,
Au donjon
Qu'un rayon
Planétaire
A bleui,

Un vieux barde
Dont l'œil luit
Et regarde
Le ciel d'or,
En son rêve
Qui l'élève
Prend l'essor.
Et la lune,
Ainsi qu'une
Claire faulx,
Tond la nue...
Les gerfauts,
De chair crue
Affamés,
Dans leur cage
Enfermés,
Font tapage.

Et le gueux
Qui chemine
Tout boiteux
A la mine
D'avoir peur
Des lumières
Qui font l'heur
Des chaumières :
Dans la nuit
Qui l'oppresse
Il se presse
Et s'enfuit...



Ballade du gueux

Clopin-clopant sur la grand'route,
Le gueux à qui le sort échoit
De faire trois repas par croûte,
S'en va suppliant et benoît.
Des seuils on l'indique du doigt
Tout comme un chien méchant qui rôde,
Que l'on pourchasse et qu'on ravaude,
Mais le bon Dieu, là-haut, le voit.

Or, sachant bien qu'on le redoute
Il ne loge sous aucun toit.
Et seule la céleste voûte,
La nuit, abrite son corps froid.
On dit qu'il est malpropre ; soit !
Le Prince porte l'émeraude,
Sa mante soyeuse est faraude ;
Mais son mauvais cœur ! . . . Dieu le voit.

Quand le beau temps fait banqueroute
Et que la terre a soif et boit,
Sous cette interminable absoute
Il marche, flegmatique et droit.
En le voyant passer on croit
Qu'il a la tête lourde et chaude
Et pourtant c'est matine et laude
Qu'il marmotte. . . Mais Dieu le voit.

Envoi :
Prince dont le cœur est étroit
Et le palais immense, écoute :
Tu te moques du gueux sans doute
Mais le Dieu des pauvres te voit !



Hué des chiens

A l'homme trop soumis et trop bon serviteur
Le chien chasse le pauvre ainsi qu'un malfaiteur.

On voit souvent, le soir, par les sentiers de sable
Qui mènent aux maisons, un pauvre misérable
Venir à pas traînants et de ses doigts craintifs
Heurter la porte close à petits coups furtifs.
Il demande à loger. Sèchement on s'excuse.
Et si le mendiant, lassé qu'on lui refuse
Se jette à deux genoux avec les yeux en pleurs,
Suppliant que pour Dieu l'on calme ses douleurs.
Sur lui, brutalement, on referme la porte
Avec un ris moqueur et méprisant, de sorte
Que le chien inconscient de cette cruauté
Interdit le perron avec docilité. . .

Et c'est pourquoi le Christ a jeté l'anathème
Aux riches dont l'orgueil ne daignerait pas même
Dire un bon mot de charité !



Au vent d'octobre

Honni soit-tu, vent orageux
Qui prend les monts par les cheveux
Et les tortures !
Les poèmes d'or et de feu
Qu'à l'aube claire écrivit Dieu
Tu les ratures !

C'est toi qui par les mornes nuits
D'octobre, hêles ou poursuis
Les gueux sans nombre
Qui vont, titubant, mais sans bruit
Vers un repos lointain qui fuit
Au fond de l'ombre !

Tu troubles, jusqu'en leurs clochers
Les bronzes lourds qu'ont attachés
Les cordes saintes ;

Et le tocsin qu'on a perché
Là-haut, te sentant approcher,
Grince ses plaintes !

Honni sois-tu des matelots
Que tu perdis au sein des flots
Dans les orages !
Combien de fois, rampant sur l'eau
Vins-tu souffler le clair falot
Sur les rivages ?...

Les temps viendront qu'ont attendus
Les bras humains vers toi tendus
Pour te maudire.
Les temps viendront où, chien mordu,
Tu tomberas, râlant, tordu,
Dans ton délire !

Alors, traînant les mêmes fouets
Dont tu frappas les Christs muets
        Sur les calvaires,
La mort t'imposera d'arrêt
Dans un formidable soufflet
        Ses lois sévères !



La mort dans l'onde

Elle aimait les flots verts, le soleil et les fleurs ;
Et tandis que la foule aux bals courait joyeuse,
Aux vagues de la mer douce et mystérieuse
La blonde enfant venait raconter ses douleurs.

Et les flots écoutaient sa naïve complainte :
« Je suis la fleur éclose au milieu du désert ;
« Mon cœur au saint amour vainement s'est ouvert,
« Je suis seule à jamais avec ma seule plainte ! »

Un soir que sur les eaux hurlait le vent mortel
Un affreux tourbillon entraîna l'enfant blonde
Dans l'abîme profond et décevant de l'onde
Et la mer l'endormit dans son sein maternel.



Lumière sur le mont

ESPOIR du voyageur au fond des nuits troublantes,
Une lampe s'allume au mont avoisinant.
Quelle est l'âme qui veille et quelles mains dolentes
Invitent sur le faîte au repos bienfaisant ?
Qu'importe ! Ceux qui vont, la démarche alourdie,
Par les chemins abrupts ne parviendront jamais
Peut-être jusque-là. Mais tous ceux qui mendient
Un peu d'illusion au pied de ces sommets
Se diront en passant qu'il existe en ce monde
Quelqu'un qui les appelle et puis qui les attend,
Et qu'un trésor est là, que la lumière inonde
Et ne se ferme pas à la main qu'on lui tend.
Car il s'en est trouvé d'innombrables détresses
Pour te bénir d'avoir apaisé les rancœurs
Et guéri les tourments cachés qui nous oppressent,
O Charité qui luis au faîte des grands cœurs !



L'œil de feu dans la nuit

C'EST une nuit profonde et morne de novembre.
Les astres sont voilés sous des nuages lourds
Et dans l'écho des loins on entend des bruits sourds
Pareils à la rumeur des mers aux lents flots d'ambre.
Tout à coup, comme un œil de damné qui reluit
D'infernales clartés, un feu lointain s'allume ;
Et dans la profondeur humide de la brume
Il s'effare et grandit devant le vent qu'il fuit.

On dirait que le sol frémit et qu'il se trouble.
Les bœufs qui paissent dans les champs sont pris en peur
Quand, soudain, retentit dans un jet de vapeur
Le sinistre signal d'un grand fauve à l'œil trouble.
Le monstre ténébreux rampe sur des dormants
Que palpe sa main froide à griffes d'acier rouge.
Et l'orbite enflammée où sa prunelle bouge
Jette aux rails diamantés des éclairs effrayants.

Son ventre dénudé laisse échapper des flammes
Et des tisons ardents ; et sur son dos noirci
Un panache s'agite et s'effiloche ainsi
Que l'écume des mers au clapotis des rames...
C'est du génie humain le Désir décevant,
C'est la mort aux vouloirs de la vie asservie,
C'est le triomphe affreux de l'insatiable envie
Qu'a l'homme de régner sur l'univers mouvant !



Le grand deuil

Or voici que novembre attriste la nature.
Le soir descend sur nous humide et langoureux
Et les nuages gris se traînent, douloureux
Comme de vieux vaisseaux errant à l'aventure.

Le vent impitoyable a battu la mâture
Des chênes forestiers aux torses vigoureux ;
Leur voilure multiple, au fond des chemins creux,
Gît abandonnée au ver de la pourriture.

La plaine est un ponton jonché de mille morts.
Une tristesse plane, immense, sur ces corps
Voués à la merci des oiseaux de ténèbres.

L'âme des beaux matins et des soirs étoilés
S'en est allée avec les poètes ailés
Et la terre s'endort dans des brumes funèbres.



Nos vieux

A mon ami Lucien Mercier

Ils s'en vont lentement nos vieux, à tour de rôle
Jouir de leur repos à l'ombre de leur saule.

Comme il est douloureux, pensons-nous, de partir
Lorsque l'âpre semence est enfin achevée,
Douloureux de mourir quand l'heure est arrivée
De cueillir la moisson gagnée et d'en jouir !

Non ! ne les plaignons pas ces vieux pour qui la terre
Fut plus reconnaissante et fidèle que nous :
Ils l'ont servie avec un soin assez jaloux
Pour qu'elle les accueille en son grand cœur de mère.

Il est vrai qu'ils ont bien mérité du retour
D'avoir si vaillamment sacrifié leurs forces
Au bien être des fils et d'avoir mis leurs torses
Au port des lourds fardeaux et des peines du jour ;

Il est bien vrai qu'ils ont jusqu'à la dernière heure
Remué le guérêt afin de l'assouplir
Et de le rendre riche et propice à nourrir
Tous ceux qui s'attablaient jadis dans leur demeure !

Mais leur vieux cœur connaît l'impardonnable tort
Que le siècle reproche aux amants de la tâche
Humble, sans apparât, généreuse et sans tache :
Les fils vont aux plaisirs... les pères, à la mort !

Ah ! puisqu'ils ont, nos vieux, si bien rempli leur rôle,
Qu'ils reposent en paix à l'ombre de leur saule !



Le guide

J'ai pleuré, j'ai pleuré comme un petit enfant
De me voir désormais privé de sa tutelle
Constante et bienfaitrice, et ma douleur est telle
Que mes yeux ont perdu leur éclat triomphant.

Je m'en vais, inquiet de mon pas chancelant,
Par la route incertaine où l'avenir m'appelle.
Mais l'ange n'est plus là m'ombrageant de son aile
Et j'ai peur quelquefois de tomber en marchant.

Pourquoi m'as-tu laissé m'en aller solitaire
Puisque Dieu t'avais mis près de moi sur la terre
Pour m'enseigner l'amour, la droiture et le bien ?

Je tremble, loin de toi, de faire fausse route ;
Je détourne les yeux, je m'arrête et j'écoute :
La Nuit vient, je suis seul et je n'entends plus rien....



Regrets

Au lieu de m'attarder à tous les biens perfides
J'aurais dû m'en aller, les pieds nus, les mains vides.
J'aurais dû t'épouser, sublime Pauvreté,
Dépositaire unique de félicité...
Car mes bras ont porté trop de richesses viles
Et mes yeux ont trop vu le faste vain des villes.
Et mes lèvres ont dit trop de mots mensongers,
Mon oreille, entendu trop de serments légers.
Mon cœur s'est enivré d'amours trop mal assises
Et trop longtemps mon âme est demeurée aux prises
Avec les noirs combats du mal contre le bien.
La vie est un leurre et je n'en attends plus rien.
Il n'est resté que vous, ô Christ, ô divin Maître,
Vous dont le front meurtri vint parfois m'apparaître
Au fort de la tempête où mes yeux égarés,
Par instants, s'attachaient sur vous désespérés.

Il n'est resté que vous à qui mon cœur coupable
N'ait point offert asile, et vous seul, immuable,
Pouviez combler d'un mot ma soif et mon désir.
Je me remets, Seigneur, à votre bon plaisir ;
Car je veux pourchasser les tristesses futiles,
Ne jamais plus verser de larmes inutiles.
Donnez-moi s'il vous plaît la résignation,
L'espoir en votre paternelle affection.
Donnez-moi de songer, lorsque viendra l'épreuve,
Que vous me voulez faire une âme ardente et neuve
Et qu'il faut que je porte ainsi que vous le faix,
Si je veux m'établir à la fin dans la paix !



Aux langues

LANGUE de la prière et langue de l'amour,
De la louange sainte et du pardon sublime,
Toi par qui le divin Maître enseignait un jour
Les huit béatitudes ; toi qui sur la cîme
Des chants mélodieux proclame la splendeur
Des célestes Jardins où règne l'harmonie,
O langue douce et pure, ô langue de candeur.
Sois à jamais bénie !

Mais toi, qui par orgueil, osa crier à Dieu
Le mot de rébellion, ô langue audacieuse,
Langue qui prononça cet éternel adieu
Des anges condamnés ; langue fallacieuse
Qui valut aux fils d'Eve tant d'âpres douleurs ;
Langue du médisant, langue de l'hypocrite,
Semeuse de discorde et de sourdes rancœurs,
Sois à jamais maudite !



A la douleur

Je ne lèverai point, ô sublime douleur,
Contre ton saint fantôme une main qui repousse ;
Je te laisserai faire et tu me seras douce
Bien que je sente un peu l'effroi prendre mon cœur.

Bien que je sache trop les peines qu'on récolte
Lorsque l'on a semé les germes de l'amour,
Puisque mon cœur a dû parfaire son labour
Je veux tout moissonner sans pleurs et sans révolte.

Il faudra que j'apprenne un jour à t'accueillir
Comme une bienfaitrice et que je reconnaisse
Ton aide nécessaire afin que ma jeunesse
Se virilise et que tu me fasses vieillir !

Je te laisserai faire et tu me seras douce,
Bien que je sente un peu l'effroi prendre mon cœur.
Je ne lèverai point, ô sublime douleur,
Contre ton saint fantôme une main qui repousse.



Ame neuve

A mon ancien maître et directeur spirituel, l'abbé A. Camirand, ptre.

Mon âme a la fraîcheur d'une terre nouvelle.
Recouverte longtemps d'arbrisseaux rabougris,
Elle était devenue âpre, dure et rebelle,
Sans moisson fructueuse et sans bouquets fleuris.

Mais voici que le coutre aigu des bonnes peines
Enfin l'a déchirée ; elle est tendre aujourd'hui
Et soumise au Semeur dont les mains toutes pleines
Ont jeté dans son sein les germes du bon fruit.

La douceur croît en elle avec la foi vivace ;
La charité fleurit au soleil de l'amour
Et la fleur d'espérance au repentir s'enlace
Sous l'onde qui lui vient du céleste séjour.



Religion chrétienne

Que ce nom vénérable est doux et consolant !
Religion du Christ, venue au nom du Père
Pour adoucir nos pleurs, j'adore et je vénère
Ta main consolatrice ouverte à l'indigent.

Tu bénis les berceaux, tu pleures sur les tombes.
L'épouse cherche en toi la foi de son époux ;
Tu parsèmes la paix et ton geste est si doux
Quand tu t'inclines vers les malheureux qui tombent !

Si loin que l'homme puisse aventurer ses pas,
Jusqu'au fond des déserts torrides de l'Afrique,
Il n'est personne qui n'aît vu, — sainte relique,
— Croître la charité partout où tu passas. . . .

Que l'homme, lorsqu'il pleure, ô Mère, se souvienne
Que ton cœur vénérable est vaste et consolant,
Que ta main est toujours ouverte à l'indigent,
Que tu sais pardonner, religion chrétienne !



"In excelsis"

Toute la nuit
On entendit,
De proche en proche,
Des voix de cloche
Chanter au ciel :
Noël ! Noël !

Et des phalanges
De blonds archanges
Planaient dans l'air
Où l'accent clair
De leur trompette
Chantait la fête !

Au vieux beffroi
Le cadran froid,
S'éclairant d'une
Lueur de lune,
Sonna minuit :
On entendit,
De proche en proche,
Des voix de cloche
Chanter au ciel :
Noël ! Noël !



Un soir d'hiver

J'ai poussé le verrou de ma porte et je veille
Auprès du feu qui danse au fond du poêle ouvert.
Et la sève ronronne au sortir du bois vert
Et ma chatte, à mes pieds, se prélasse et sommeille.

D'innombrables pensers naissent dans mon cerveau :
Souvenirs éloignés de fêtes enfantines,
Noëls au timbre clair de cloches argentines,
Charme infiniment suave et toujours nouveau.

Je songe aux anciens jours pleins de naïve joie,
De rêves que le temps a vus se dissiper ;
Et cette vision de mon espoir trompé
Est comme une ombre au mur que le foyer rougeoie. . .

J'étais guerrier ; j'allais, le front bardé de fer,
Aux pays sarrasins porter la guerre, en quête
De gloire et de hauts faits, avide de conquête,
Orgueilleux des blessures dont j'aurais souffert !

J'étais riche ; j'avais de bons vieux domestiques
Aux portes du château, qui souriaient aux gens.
Et le soir, nous tenions des propos engageants
Ma mie et moi, rêvant sur de vieux bancs rustiques !...

Dans le calme qui règne en ma maison ce soir,
Ces rêves d'autrefois me reviennent en foule ;
Et leur file, à mes yeux, lentement se déroule,
Comme de vieux amis qui reviendraient s'asseoir.

Or, je me sens un peu de honte tout à l'heure
De les voir revenir, eux que j'ai tant gâtés,
Et de ne pouvoir leur offrir à mes côtés
Que la simplicité de mon humble demeure.

Mais, soudain, un passant qui va, le sac au dos,
Par cette nuit cr.arde et froide de Norvège,
Dans l'ombre que mon toit dessine sur la neige
S'arrête et me contemple à travers les rideaux.



Rondel à l'an nouveau

Pour Ginevra et ses lectrices.

L'AN qui va nous éclore avec l'aube prochaine
Sera-t-il fait de joie ou de deuil ou de peine ?
De misère et de peine aux gueux abandonnés,
Il sera fait de joie aux hommes fortunés.

Mais pour les nids d'amour où des oiseaux sont nés,
Pour les cœurs de vingt-ans au grand Rêve adonnés,
Sera-t-il fait de joie ou de deuil et de peine,
L'an qui va nous éclore avec l'aube prochaine ?

Il sera fait de joie à tous ceux-là qu'enchaîne
Un destin paternel, sans envie et sans haine.
Mais pour ceux qui s'en vont, dans le Vague obstinés,
Il sera fait des deux comme tous ses aînés,

L'an qui va nous éclore avec l'aube prochaine !

31 *décembre* 1910.



III

Amours chantées

Tous les cœurs sont des nids où chante l'espérance !

L.-P. Le May.

Le baiser des saints

LA basilique ancienne, où l'apôtre saint Pierre
Dort son dernier sommeil, fut témoin autrefois
D'une scène touchante et sublime à la fois
Dont le temps a gardé la tradition chère.

Le calme de la nuit régnait au sanctuaire.
Perdus dans l'oraison, Dominique et François
Apprirent que le Maître avait fixé son choix
Sur eux pour restaurer la vertu sur la terre...

Au sortir de l'extase, et pleins du feu divin,
L'un vers l'autre on les vit se diriger soudain
Pour prendre le baiser de la paix fraternelle.

C'est pourquoi, tous les ans, resserrant ces liens,
Les Rejetons bénis de leur Vigne éternelle
S'embrassent du baiser ineffable des saints.



Pains d'amour

A mon petit ami Jean M. B.,
pour sa 1ère communion.

Afin d'entrer dans nos maisons
Dont les portes sont toutes basses,
Jésus, les mains pleines de grâces,
S'est fait petit et sans façons.

Même, afin que notre faiblesse
Ne s'effraye point de savoir
Qu'il s'abaisse à venir nous voir,
Il sut jouer avec adresse.

Au fond des célestes pétrins
Il prit plein sa main de farine,
En fit une pâte bien fine
Et boulangea de petits pains.

Puis, sur un permis de son Père,
Par miracle, il fut se cacher
Dans chaque pain qu'un Messager
Du ciel apporta sur la terre. . . .

Ainsi, dans ton bon petit cœur
Jésus a fait son domicile ;
Sois son petit ami docile,
C'est ton bonheur !

Sans échos

Il est de longs jours gris où le ciel est de cendre,
Où les fûts des vieux pins dans les bois endeuillés
Semblent de gigantesques chalumeaux rouillés
Renversés sur le sol et que n'osent plus prendre
Les sylvestres Pastours vers l'Olympe envolés.

Aussi, c'est vainement qu'on jette dans la brise
Des complaintes d'amour, par ces soirs sans échos :
Nulle âme ne répond, et les clochers d'église
Qui versent sur le champ des morts leurs longs sanglots
Sont les seuls à nous dire un mot qui sympathise.

Ces heures sont souvent l'image de nos jours,
Poètes qui marchons par le désert mobile
Du monde énigmatique. En vain montent toujours
Nos chants et nos appels ; l'effort est inutile
Et nul ne veut répondre à nos serments d'amours.



Nostalgiques rêveries

RENTRER en son village à l'heure où, rassemblés
Sur les perrons, le soir, les paysans se disent
L'abondance des foins et la lourdeur des blés ;
Sentir dans ses cheveux la caresse des brises
Qui goûtent la glèbe âcre et chaude du pays ;
Revenir en chantant par la sente fleurie
Qui nous menait joyeux et si souvent, jadis,
Vers celle dont la voix douce était attendrie ;
Revoir tous ceux qu'on aime en un enlacement
Qu'on savoure et qu'on voudrait prolonger sans trêve,
Tout à coup, faire un bon et sortir de son rêve.
Ma chère, quel tourment !



Promenade

PARTONS. L'heure est propice aux douces rêveries :
Le jour tranquille et pur arrive à son déclin
Et la forêt vêtue en brunes draperies
Révèle que septembre a vu venir sa fin.

Suivons la vieille route en l'ombre abandonnée.
Remarques-tu ce bruit plaintif infiniment
Que font nos pas dans l'herbe où gît, triste et fanée,
La dépouille du chêne et du merisier blanc ?

Ce cri mystérieux des feuilles qui sont mortes,
Ayant à leur revers des tons de demi-deuil,
C'est le cri des espoirs innombrables qu'emporte
Le vent des jours enfuis vers le fatal cercueil. . .

Rentrons. L'heure est propice aux calmes rêveries;
La pâle et douce lune arrive à son déclin
Et la forêt vêtue en noires draperies
Révèle que le jour a vu venir sa fin.



À celle-là

C'est en vain, désormais, qu'à l'aube éblouissante,
Rêveuse et solitaire, une fleur à la main,
Tu m'auras attendu dans l'ombre de la sente :
Je ne reviendrai plus par le même chemin.

C'est en vain qu'aux midis énamourés d'octobre
Tu m'offriras des fruits qu'empourpre le soleil ;
Ma bouche, désormais, restera close et sobre
Et je dédaignerai jusqu'au baiser vermeil.

Et c'est en vain que par les veilles hivernales
Tu m'attendras des soirs entiers au salon bleu ;
Tu croiras que j'arrive à travers les rafales
Et je serai très loin auprès d'un autre feu.

Car, un jour où la peine avait étreint mon être,
Je m'en vins, désolé, dans le soir violet,
Comme un enfant perdu pleurer sous ta fenêtre
Et tu n'as pas ouï ma voix qui t'appelait.



Vers la paix

A quelqu'un

Si tu veux que ton cœur s'achemine vers elle
Et qu'elle soit un jour son épouse éternelle,
Marche droit ton sentier sans biaiser jamais.
Choisis bien l'âme sœur en qui tu te remets,
Donne-lui ton amour et demeure pour elle
Le frère en qui l'on croit, le compagnon fidèle
Qui partage les deuils quand la douleur est près.
Sois bon ; aime ton Dieu, si tu veux de la paix,
Si tu veux qu'elle soit ton épouse éternelle
Et que ton cœur, un jour, fraternise avec elle !



Le bon repos

A la révérende Mère Lajemmerais,
Supérieure des Sœurs-Grises
de Drummondville.

Je me suis endormi sous un signe de croix.
Mon ange s'est tenu près de ma couche blanche
Et j'ai rêvé d'oiseaux, perchés sur une branche,
Qui disaient leurs refrains joyeux à pleine voix.

Ainsi j'ai sommeillé jusqu'à l'aube nouvelle,
Paisiblement, comme aux jours où j'étais petit ;
Et j'ai cru que maman s'approchait de mon lit
Et me touchait au front de sa main maternelle.

Je me suis éveillé dès que le petit jour,
Eût doré le rideau fleuri de ma fenêtre ;
Et j'ai joint les deux mains aux pieds du divin Maître
Afin de le bénir de ce surcroît d'amour.



L'amie inconnue

Je sens qu'elle est tout près et qu'elle va venir,
Celle dont l'âme tendre est faite pour la mienne
Et qui doit m'alléger de ma tristesse ancienne,
Celle par qui j'espère encore en l'avenir.

Elle m'apportera, j'en ai la confiance,
Le présent magnifique et doux de son amour,
Et je lui donnerai tout mon cœur en retour
Et je serai pour elle une autre providence.

Si la peine, autrefois, a fait saigner son cœur,
Si la mélancolie a pris racine en elle,
Je ressusciterai sa joie habituelle
En la gâtant ainsi qu'une petite sœur.

Il me semble nous voir au seuil de la chaumière
Causer tout doucement par les soirs enchantés,
Et remplir tout mon cœur d'inneffables clartés
En reposant mes yeux dans ses yeux de lumière.

Il me semble déjà que nous nous chérissons,
Que je tiens dans mes mains sa petite main blanche
Et que, de mon épaule où sa tête se penche,
Monte le gazouillis d'amoureuses chansons.

Oh ! qu'elle sera douce à mon cœur de poète
La voix qui dans nos deuils me parlera des cieux
Et que j'écouterai longtemps, silencieux,
D'une âme résignée, attendrie et muette !...

Qu'il vienne donc enfin ce jour tant espéré
Où je dois rencontrer ma chère bienvenue,
Celle en qui j'aurai foi, cette amie inconnue
Qui devra me fermer les yeux quand je mourrai !



Rencontre

Sachant qu'en un sentier voisin et parallèle
Cheminait, solitaire, une âme de douceur
Qui doit être, en un jour que j'espère, ma sœur
J'ai fondé mon repos et mon espoir en elle.

Je file mon chemin ainsi que l'hirondelle,
Le front dans la lumière et le regard vainqueur.
S'il arrive parfois que faiblisse mon cœur,
J'entends sa voix mystérieuse qui m'appelle.

Mais dans le jour qui monte et dans le soir qui vient
J'entrevois la tourmente où tant d'âmes succombent.
Et de peur de tomber où les robustes tombent,

J'attends la main qui soit ma force et mon soutien.
J'attends !... je n'attends plus. Car je l'ai rencontrée
Au tournant de la route où ma vie est entrée.



La main blanche

La main qui papillon et voltige au piano,
Sous laquelle revit l'âme des grands artistes :
Beethoven et Mozart, Mendelssohn et Gounod ;
La main aux doigts d'ivoire où brille l'améthyste,
Celle qui court, allègre, emmi les pâles fleurs
Ou flase les dessins ajourés des dentelles
Et qui sait le secret de panser les douleurs ;
Chacune de ces mains, si candide soit-elle,
Sait également l'art infaillible et vainqueur
De se glisser furtive au fond de l'âme humaine,
Et, sans semer pourtant ni rancune ni haine,
De te voler ton cœur !



Triolets à l'amie

Je ne veux pas que vous m'aimiez ;
Je crains trop que nos amours meurent.
Il en est si peu qui demeurent !
Je ne veux point que vous m'aimiez.
Combien de désabusés pleurent
Sur la tombe des amitiés ?.....
Je crains trop que nos amours meurent :
Je ne veux pas que vous m'aimiez !

Je permettrais que vous m'aimiez
Si vous croyiez que je vous aime
Un peu, beaucoup, pour toujours même ;
Je permettrais que vous m'aimiez !
L'amour nous est un doux saint-chrême
Qui console aux jours endeuillés....
Si vous croyiez que je vous aime
Je permettrais que vous m'aimiez !

S'il est bien vrai que vous m'aimiez,
Je suis le plus heureux des hommes
Et, tout fragiles que nous sommes,
S'il est bien vrai que vous m'aimiez,
Je crois que par tous les royaumes
On ne verra meilleurs alliés !...
Je suis le plus heureux des hommes,
S'il est bien vrai que vous m'aimiez !

Certes, je veux que vous m'aimiez,
Vous qui savez toutes mes peines,
Les récentes et les lointaines,
Certes, je veux que vous m'aimiez.
Pour qu'avec vos paroles pleines
De baume vous me consoliez,
Vous qui savez toutes mes peines,
Certes, je veux que vous m'aimiez !



La bienvenue

Je veux mettre ma gloire à bénir sa bonté
Car mon cœur était veuf de joie immaculée
Comme un arbre qui pleure au sortir de l'été
Les oisillons naguère éclos sous sa feuillée ;

Je veux mettre ma gloire à chanter sa douceur
Car j'avais tout perdu de la vieille tendresse
Qui remplissait mon âme antrefois, quand ma sœur,
L'enfantine gaîté me comblait d'allégresse.

Je veux mettre ma gloire à dire sa beauté
Car je ne croyais plus aux idéals sublimes
Qui grandissent l'esprit et qui le font monter
Sur l'aile des beaux-arts, jusqu'aux sommets ultimes ;

Elle m'a tout rendu : la foi dans les amours,
L'espoir, la douce paix et la gaîté de l'âme
Et je crois que je l'aime et l'aimerai toujours :
Elle est bonne, elle est douce, elle est belle, elle est femme !



A Celle-ci

Ne me dites point : Je vous aime,
Quand j'aurai, pour l'amour de vous,
Pieusement, à vos genoux,
Déposé quelque doux poême !
Ne me dites point : Je vous aime.

Ne me dites point : Je vous aime,
Lorsque j'aurai par les prés blonds
Cueilli pour vous les liserons,
La pervenche ou le chrysanthème ;
Ne me dites point : Je vous aime.

Ne me dites point : Je vous aime
Si, le cœur énivré d'amour,
Je m'en viens à vous, quelque jour,
Et vous le déclare moi-même.
Ne me dites point : Je vous aime.

Mais vous me direz : Je vous aime
Quand, mêlant mes pleurs à vos pleurs,
J'aurai partagé vos douleurs
Dans quelque adieu triste et suprême :
Alors, dites-moi : « Je vous aime ! »



Il y a bien longtemps...

Rondeau

Il y a bien longtemps, dans nos châteaux d'Espagne,
Quand vous étiez la reine et que j'étais le roi,
On ne parlait qu'amour, et c'était là la loi
Que le vassal, le soir, faisait à sa compagne.

Lorsque nous cheminions parfois dans la campagne
Les paysans curieux nous indiquaient du doigt,
Quand vous étiez la reine et que j'étais le roi,
Il y a bien longtemps, dans nos pays d'Espagne.

Vous souvient-il qu'un jour, gravissant la montagne,
Nous allions tous les deux par un chemin étroit ?
Alors, vous vous serriez, craintive, auprès de moi,
Comme un petit oiseau que la froidure gagne,

Il y a bien longtemps, dans nos pays d'Espagne !. . . .



Ma maison

Quand vous aurez vu ma maison
Vous saurez combien je vous aime ;
Elle sera pour vous l'emblème
De la plus douce affection.

Blanche, coquette et confortable,
Nous en ferons le joyeux nid
Où chantera l'essaim béni
Des yeux bleus autour de la table.

Je l'ornerai selon vos goûts
De maintes choses non pareilles :
Paysages, bouquets, corbeilles,
Oiseaux chanteurs et gais concous.

Et, par-dessus les porcelaines
Qui garniront les vaisseliers,
Des « souvenirs » inoubliés
Rediront nos amours anciennes.

Dans un coin du petit salon,
J'aurai de beaux livres d'histoires
Que nous lirons quand les nuits noires
Auront envahi le perron.

Nous ferons de notre demeure
Le portique du paradis,
Et comme le bon Dieu nous dit
Nous y consolerons qui pleure.

Oh ! quand vous verrez ma maison
Vous l'aimerez comme je l'aime
Parcequ'elle sera l'emblème
D'une éternelle affection !



Lettre de deuil

Pour ma bonne amie Blanche,
après la mort de sa mère.

Tu m'écris en pleurant, pauvre petite sœur,
Les adieux de ta mère et le deuil de ton cœur.

Il me semble te voir, belle dans ta tristesse,
Avec des yeux mouillés d'implorante détresse,
Rechercher « son » regard qui ne te sourit plus
Et qui s'en est allé vers la paix des élus.
Je te vois sur son front pencher ta tête blonde
Et lui dire « Maman » sans qu'elle te réponde.
Alors, ta gorge étouffe un douloureux sanglot
Et tu pleures longtemps sans murmurer un mot.
Oh ! je te comprends bien. Ta douleur est immense
Comme l'amour dont elle a laissé la semence
Dans le fond de ton cœur affectueux et bon.

Je sais que ça fait mal quand les mères s'en vont ;
Mais vois-tu, si vers lui le bon Dieu les rappelle
C'est qu'elles ont gagné leur couronne immortelle
Et qu'il est temps qu'elles jouissent du repos
Au pays ou les chants sont plus purs et plus beaux.
Et puis, rappelle-toi, lorsque ton âme pleure,
Qu'une grande ouvrière entre dans ta demeure
Et que l'âpre douleur en te faisant pleurer
T'apporte en même temps le trésor avéré
D'une âme renaissante et plus forte et sereine,
Qui te rend à nos yeux plus grande qu'une reine.

La souffrance, vois-tu, chère petite sœur,
Auréolant ton front aura grandi ton cœur.

octobre 1911.



Jetons l'ancre !

Pour avoir vu tes yeux se plonger dans mes yeux
Avec un sentiment de douceur infinie,
J'ai gardé, comme on garde un trésor précieux,
De ton regard aimé la vision bénie.

Et je rêve à présent, par mes nuits d'insomnie,
De doux lacs où s'en vont, amants mystérieux,
Un couple que je sais naviguant d'harmonie
Sur la face sereine et lisse des flots bleus.

Or, voici devant nous les plages enchantées
Où les lois de l'amour béni sont respectées :
Jetons l'ancre, veux-tu ?... Je vois grossir la mer.

N'as-tu peur de sombrer, seule dans la tempête ?
Ne crains-tu pas l'éclair qui tonne sur ta tête ?
Viens, je te défendrai contre l'orage amer.....



Romance

I

Mia, le soir est doux,
Mais tes yeux sont encore
Bien plus doux ;
Et le ciel qui se dore
De mille astres joyeux
Est encore
Moins joli que tes yeux !

II

Mia, j'aime les roses,
Mais plus douce à mon cœur
Que les roses
Est ta lèvre où se meurt
L'amoureuse romance
Que mon cœur
Sans cesse recommence !

III

Mia, le soir est doux,
Mais tes yeux sont encore
        Bien plus doux.
Et, le ciel qui se dore
De mille astres joyeux
        Est encore
Moins riant que tes yeux !

IV

Mia, les oiseaux s'aiment,
Mais je t'aime bien plus
        Qu'ils ne s'aiment :
Car les mots que j'ai lus
Sous ta prunelle claire
        M'ont dit plus
Que ton cœur croit m'en taire !

V

Mia, le soir est doux,
Mais tes yeux sont encore
        Bien plus doux.
Et le ciel qui se dore
De mille astres joyeux
        Est encore
Moins aimé que tes yeux !

Guelph Ont., *août* 1912.



Ta lettre

La lettre parfumée où ta main écrivit
Les mots qui font chanter mon âme d'allégresse
Est là devant mes yeux et toute la tendresse
Des premiers jours s'éveille en mon être et revit.

Et je crois te revoir, assise sous la treille
Comme à l'heure inoubliable où tu m'attendais.
Il me semble que je viens m'asseoir sous le dais
De charmille touffue, odorante et vermeille.

Comme une aile qui bat dans le soir alangui
Les mots que tu disais voltigent sur ma tête ;
Et je t'écoute en paix et mon cœur est en fête,
Et l'espoir renaît de l'attente où j'ai langui.

C'est bien toi qui souris ce soir dans ma mémoire,
Ce sont tes yeux tout bleus et tes lèvres d'amour,
Et dans l'ourlet de deuil qui borde le contour
De ta lettre j'ai vu passer ta robe noire.



Chantons ensemble !

Ma chère, je t'en prie, accordons nos guitares !
Voici que le printemps ramène les beaux jours ;
Les roses vont fleurir au rosier des amours
Et les sentiers sont gais des fleurs dont ils se parent.

Prodiguons nos concerts ; n'en soyons pas avares !
Nos vers harmonieux, aux échos d'alentour
Chanteront l'espérance et l'éternel séjour,
Et nos amours seront fructueuses et rares.

Dis-moi, veux-tu chanter le Dieu que nous aimons,
Et les doux paysans, et la paix des maisons,
Et la terre si belle, à laquelle je livre

Un culte filial, amoureux et câlin ?
Oh ! chantons tous les deux !... J'ai rêvé d'un beau livre
Et qui serait signé :
« Mireille et Jacquelin ».



Le beau soir

A l'horizon teinté d'orange et de lilas
Un biais vert et or borde la mante bleue
Dont la Vierge a laissé flotter la vaste queue
Entre nous et le vide affreux qu'on ne voit pas.

Écoute, tout à coup, du haut de la colline
L'écho qui nous apporte un chant de moissonneur :
Reconnais-tu l'amour qui flambe dans son cœur
Au timbre de sa voix langoureuse et câline ?

Le soleil incliné là-bas vers le couchant
Glisse entre les tilleuls, aux branches mordorées,
Ses rayons qui font sur les pelouses dorées
Des chemins de lumière incrustés de diamant.

Peu à peu l'ombre croît dans le firmament rose.
Seul un merle turlute au faîte d'un ormeau ;
Ses chansons de cristal, comme des gouttes d'eau,
Tombent magiquement au fond du soir morose.

Un silence berceur enchante le décor.
De feuille en feuille on sent glisser, notes timides,
Du serein musical les effluves humides
Et la brise retient son haleine et s'endort.

Les dernières lueurs du jour sont disparues
Sous l'ombre envahissant la plaine et les bosquets.
On ne distingue plus la teinte des bouquets
De fougère verdie et de mousses écrues.

Viens-t'en. Notre demeure est là qui nous attend,
Et je veux te revoir un peu devant la lampe
Car la nuit s'est assise à présent sur la rampe
Et je recherche en vain tes yeux que j'aime tant !



Chanson d'exil

J'ai confié ma peine amère
Au flot discret et fugitif ;
Au flot qui murmurait plaintif
J'ai confié ma peine amère.

Près du vieux pont, dans la bruyère
Où se berçait un frêle esquif,
Penché sur le flot fugitif,
J'ai murmuré ma plainte amère.

La lune montait dans les cieux,
Dans les cieux tout peuplés d'étoiles,
Dans les cieux vastes et sans voiles ;
La lune montait dans les cieux.

Et j'ai rêvé que tes beaux yeux
Comme des aveux qui se voilent
Me souriaient dans les étoiles...
La lune montait dans les cieux.

Sous l'ombre froide des vieux trembles
Les feuilles qu'amassa le vent,
Dormaient où s'endorment souvent
Tant de petits pauvres qui tremblent.

Et mes rêves qui leur ressemblent
Disaient leur chagrin décevant
Aux feuilles qu'emporta le vent
Sous l'ombre froide des vieux trembles.

Envoi :
A l'heure où tu reviens t'asseoir
Sous la fraîche treille endormie,
Dis-moi, n'entends-tu pas, ma Mie,
Mon cœur qui pleure dans le soir ?....

GUELPH, ONT., *septembre* 1912.



Elle a trompé mon cœur...

Pour un petit ami.

Elle m'avait paru sincère
Et je l'aimais comme un sœur.
Hélas ! elle a trompé mon cœur,
Cette hirondelle passagère !

J'avais fait mes rêves trop beaux,
Je n'entendrai plus sa voix douce
Qui, sous la treille ombreuse et rousse,
Me berçait comme un chant d'oiseaux.

Nous n'irons plus, l'âme en ivresse,
Jaser d'amour par les longs soirs :
J'ai vu mourir mes doux espoirs,
Ma joie et ma jeune allégresse.

Un autre à ses côtés prendra
La place que j'avais conquise.
Elle offrira sa lèvre exquise :
En l'embrassant, il sourira !

Pourtant j'aurai mis dans son âme
Le feu des premières amours ;
Elle m'aura dit : Pour toujours !
Et j'aurai vu mourir sa flamme.

Oui ! je l'aimais comme une sœur
Celle que je croyais sincère.
Cette hirondelle passagère,
Hélas ! aura trompé mon cœur !



L'Oiseau bleu

A Myriam

Oh ! laisse-le chanter sans trêve
Au faîte ultime de ton cœur
Où s'est perché le Beau vainqueur,
Laisse chanter l'oiseau du rêve !

Berce ton âme à ses refrains.
Qu'il soit le charme de tes veilles,
Et, jusqu'à l'heure où tu t'éveilles,
Qu'il hante tes songes sereins !

Lorsque t'assailliront les larmes,
Les saintes larmes dont on dit
Que le baptême nous grandit,
Qu'il nous traduise tes alarmes !

Qu'il nous révèle ton amour,
Tes idéals de pure flamme,
La paix candide de ton âme
Transparente comme un beau jour !

Enivre-toi de l'ambroisie
Dont l'Art divin t'a fait présent :
Laisse chanter, tout frémissant,
L'Oiseau bleu de la Poésie !



Acrostiche

Pour Paul D.

MA chère amie est douce et bonne ;
Aussi je crois à son amour.
Rieuse et grave tour à tour,
Il n'est rien qu'elle ne pardonne,
Et ses yeux me sourient toujours.

Peut-être un jour me dira-t-elle
Avec de petits airs discrets
Un de ces mots où se révèle
Le serment d'amours éternelles...
Et mes beaux rêves seront vrais !



Salut nocturne

Tel on a vu dans la splendeur des jours de fête
La garde en sentinelle auprès de l'ostensoir,
Les peupliers en ligne au pied du mont, ce soir,
Silencieux et droits, ont incliné la tête.

Car un écho surgit des orgues de tilleuls :
Le flot rythmé du lac fredonne l'hymne austère
Que la cloche entonna du haut du monastère
A l'heure où le couchant empourprait les glaïeuls.

C'est un prélude d'adoration nocturne.
La montagne est comme un autel monumental,
Et, des toits du village assis au fond du val,
Monte un nuage bleu comme l'encens d'une urne.

Soudain au faîte d'un grand pin cônique et droit
On dirait que s'arrête la lune voilée
Et que la Poésie entonne, auréôlée,
Son « O Salutaris » au Dieu Poète-Roi !



Vêpres monastiques

La cloche du moutier tinte pieusement.
Nous entrons. Dans le chœur, les moines sur les dalles
Font la prostration et passent dans leurs stalles.
Sur l'autel on expose le Saint-Sacrement.

Grave, l'orgue prélude aux vêpres solennelles :
« Deus in adjutorium »..., et les fronts blancs
S'inclinent à ces mots harmonieux et lents
Et le répons s'élève ainsi qu'un doux bruit d'ailes.

Les psaumes précédés d'antiennes crescendo
Se mesurent au rythme allègre de Solesmes ;
Et l'accompagnement des orgues elles-mêmes
Simule comme un bruit léger de gouttes d'eau.

Et l'on sent que la voix avec le cœur s'accorde
Lorsque les pénitents font planer vers les cieux
L'émouvante onction des chants mélodieux
Qui renferment l'appel à la Miséricorde !



Stella matutina

Hommage de la Jeunesse à la Vierge Marie

Salut à toi, Marie, Étoile du Matin,
Toi que le Roi-Prophète appelait sur sa lyre
Et, qu'en la vision d'un avenir lointain,
Il devina calmant l'âme humaine en délire !

Les poètes anciens épiaient au levant
Ta lumineuse image, ô Reine éblouïssante,
Et chantaient ta venue au monde en te suivant
A travers les clartés d'une aurore naissante.

Salut à toi, Marie, Étoile d'Orient,
Toi dont le front emprunte au Soleil de Justice
L'indéfectible éclat d'un reflet souriant
Dont la chaleur est douce et régénératrice !

Tu reflètes la paix du divin Rédempteur
Et ton rayonnement apporte à nos blessures
Le baume infiniment doux et consolateur
Par lequel nos effrois ténébreux se rassurent.

Salut à toi Marie, Étoile des Pastours,
Toi vers qui, dans l'écho des féeriques aurores,
Ont monté doucement les ballades d'amours
Que modulaient, pieux, des chalumeaux sonores !

Tous les petits enfants aux cœurs purs et naïfs
Ont chanté ta douceur au matin de leur vie
Et la harpe a vibré sous leurs doigts blancs et vifs
Et leurs cœurs vers ton cœur s'essoraient à l'envie.

Salut à toi Marie, Étoile du Matin,
Toi dont la grâce attire et repose notre âme
Et qui, dès le départ jusqu'au terme incertain,
Maintiendras notre foi vivace, ô Notre-Dame !

Car nous sommes encore à l'aube de nos jours,
Nous, les adolescents aux rêves magnifiques,
Et nous voulons t'offrir la fleur de nos amours
Afin que nos cœurs soient tes fiancés mystiques !



TABLE

I

Ames et choses de chez nous : —

II

Nos douleurs et nos joies : —

III

Amours chantées : —

Imp. " L'Action Sociale " Ltée.

